

Un nocher pour les athées

La barque silencieuse. Dernier royaume VI de Pascal Quignard.
Seuil, 237 p.

Guillaume Asselin

Numéro 235, hiver 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2011). Compte rendu de [Un nocher pour les athées / *La barque silencieuse. Dernier royaume VI* de Pascal Quignard. Seuil, 237 p.] *Spirale*, (235), 43–44.

Un nocher pour les athées

PAR GUILLAUME ASSELIN

LA BARQUE SILENCIEUSE. DERNIER ROYAUME VI de Pascal Quignard
Seuil, 237 p.

Que la littérature ait joué un rôle décisif dans le processus de laïcisation, c'est ce dont témoigne de manière exemplaire l'œuvre de Pascal Quignard, où l'espace littéraire apparaît comme un lieu de contre-pouvoir décisif à l'usage des libres penseurs. Que l'on en juge à la lumière de cet extrait d'entretien accordé à l'occasion de l'attribution du prix Goncourt décerné au premier tome du *Dernier Royaume* : « Dans ce livre, j'exprime clairement ma volonté par rapport au monde contemporain de créer un ermitage et d'y louer l'insécurité de penser alors que les sociétés dans lesquelles nous vivons prônent l'inverse. La même situation s'est produite à la fin de l'Empire romain : pour contrer le retour du monothéisme religieux et de la pacification impériale, de nombreux ermitages furent créés. Les valeurs qui reviennent sont toutes celles que je déteste : le retour de la foi me terrifie. Je suis aussi désespéré de voir mes propres amis devenir croyants et doctrinaires. Nous vivons en 1571. Il fallait décrire cette atmosphère de Saint-Barthélemy. Les guerres de Religion recommencent. La femme est divinisée. La mort adorée. La démocratie plus violente et plus inégalitaire qu'au temps de Périclès. La technique, l'objet de tous les fétichismes, et le jeunisme grégaire est pis que sauvage : dédomestiqué, psychotique' ». »

De ce premier volet au dernier paru l'an dernier (sixième de la série), la continuité semble parfaite, et ce, jusque dans le titre. *La barque silencieuse*, en effet, ne manque pas d'évoquer le premier de cette suite placé sous le signe des *Ombres errantes*, lesquelles désignent non seulement les âmes en peine, vaguant sur les bords du Styx, mais tous ces auteurs « mineurs », toutes ces anecdotes et ces petits bouts de rien que l'Histoire, qui n'a d'yeux que pour les « Grands » (Grands Hommes et Grands Temps), jette au rebut et voue aux oubliettes sans plus s'en émouvoir. « Tous sont exclus des Enfers » dont la « force inemployée », flottant dans le temps, traînant dans l'air, attend « quelqu'un qui s'en saisisse et l'accomplisse ». Ce sont ces ombres et ces fantômes errant en marge de la Chronique officielle que l'écrivain convoque et rassemble une nouvelle fois dans sa barque, faisant ainsi office de passeur entre les siècles et les cultures, « sourcier pour les choses qui ne possèdent pas de nom ni ne présentent de silhouette repérable ».

LA BARQUE

Qu'est-ce qu'un livre si ce n'est ce frêle esquif d'encre et de papier convoyant l'âme des morts sur les eaux du fleuve de la mémoire ? On connaît l'importance du bateau des morts, motif universellement répandu dans diverses traditions souvent fort éloignées : nef solaire d'Osiris, barque de Charon, Bag-Noz des contes de Bretagne... Datant de la nuit des temps, la légende s'enracine dans la croyance voulant que l'âme d'un mort ne puisse franchir un cours d'eau sans l'aide d'un pont ou d'un bateau. Métaphore du livre et de ses pouvoirs psychopompe, la barque constitue l'expression matérielle et littérale de ce *transport* du sens et des voix dont l'image fait rayonner le silence au-delà même de la mort, dans l'esprit des vivants. Ce lien qu'assume l'image de la barque — la barque de l'image — entre les vivants et les morts est même si fondamental qu'il s'inscrit à même la langue, dans le mot de *corbillard* dont Quignard, en ouverture, nous rappelle qu'il désignait, à l'origine, « un coche d'eau qui transportait des nourrissons » — ceux-ci étant récupérés par les mères à l'entrée des ports où ils étaient déposés comme autant de petits Moïses, enfants sauvés des eaux. S'ouvrant sur ce texte intitulé « Le bateau des nourrissons » et se concluant par « La barque de Charon », la disposition même du livre reflète cette double entente du mot oscillant entre la corbeille de naissance et le convoi funèbre. Comme si la lecture de ces fables, de ces anecdotes, de ces tableaux, de ces portraits, de ces maximes et de ces petits traités qui constituent la matière de ce tome relevait elle-même d'une *traversée* là où l'image de la barque, liant les différents chapitres, conduit véritablement d'une rive à l'autre, du *premier royaume*, utérin, domaine des vivants et des êtres naissants — au *dernier royaume*, atmosphérique, domaine des morts et des êtres sénescents.

Nautonier de la mémoire, Quignard extrait ainsi du fleuve de l'Oubli ces « vies minuscules » et ces « sordidissimes » qui attendent depuis toujours leur rédempteur. Mais c'est un messie sans dieu ni message qui vient ainsi à eux, puisque le lettré se présente expressément comme un athée, un hérétique et un apostat — un traître à l'égard de la horde sociale dont il s'exclut volontairement, préférant la politique du retrait radical aux compromissions de la servitude

volontaire. « *Je nomme athée celui qui vit sans dieux, dont l'âme est sans foi, dont la conscience est exempte de peur, dont les mœurs ne s'appuient pas sur des rites, dont la pensée est sauve de toute référence à dieu, diable, démon, hallucination, amour, obsession, dont la mort est accessible à l'idée de suicide, dont l'après-mort est néant.* » Dieu lui-même se voit ainsi réduit à une ombre, errante comme les autres, qu'il s'agit de sauver de l'idée trompeuse d'au-delà en le rapatriant sur cette rive-ci, sur cette terre-ci, qui est le seul et le dernier royaume. Je pense à ces mots, extraordinaires, de Rilke, qui opposait à l'obsession de vouloir franchir le fleuve ou l'abîme qui nous séparerait de Dieu la nécessité de « *descendre dans l'abîme, empli de l'obscurité de Dieu, et d'y hurler* » : « *Seul celui pour qui l'abîme même aura été une demeure, voit les cieux, dépêchés en avant, revenir vers lui, avec tout ce qui est d'ici, profondément et intimement, et ce que l'Église détourne constamment au profit de l'au-delà.* »

C'est, ultimement, une leçon de courage qui nous est ici prodiguée à travers une méditation sur la solitude comme pierre de touche de l'existence souveraine et de la création artistique.

RETOURNEMENT DEPUIS L'ABÎME

À ce détournement insidieux et impénitent de la « *vie secrète* » de chacun au profit de la vie publique fondée sur l'asservissement de tous, Quignard oppose un retournement depuis l'abîme, vers l'abîme — prônant, dans l'esprit d'un nouvel érémitisme, purement laïque, « *la communication séparée et sacrée* » : « *Une non-communication, qui se tient loin en amont de la communication, doit être préservée dans le monde atmosphérique. C'est une réserve animale, farouche, qui ne doit jamais se soumettre au langage, ni aux arts, ni à la communauté, ni à la famille, ni à la confiance amoureuse. Repli pour ainsi dire clinique de l'âme individuelle.* »

C'est, ultimement, une leçon de courage qui nous est ici prodiguée à travers une méditation sur la solitude comme pierre de touche de l'existence souveraine et de la création artistique. Plusieurs textes sont même consacrés à l'apologie du suicide, en tant que geste de résistance ultime face à une société qui, assujettissant les vivants sur tant de plans (soumission au langage utilitaire, à ses codes, à ses représentations et à ses idées toutes faites, à sa morale, à sa religion et à ses superstitions), voudrait encore les déposséder de leur propre mort. Fondé sur la re-présentation de l'absence, des morts, des ombres et des fantômes, l'espace de l'art est, *a contrario*, indissociable de ce temps du deuil que le social ne cesse de refouler, effrayé par le vide sur lequel il ne s'édifie qu'en le cachant, en le voilant, en l'occultant, en le colmatant. Le suicide apparaît de la sorte comme l'ultime rupture, qui est aussi le secret de l'art

en tant que *savoir (s') achever*. Le *seppuku* des samouraïs, qui ont médité comme personne ce « *moment hardi* » de la mise à mort, prend ici la forme littéraire du fragment, qui est aussi celle de la « *brusquerie spéculative* » et de ce « *devenir foudroyant* » de la pensée dont la suspension soudaine avive le tranchant. La prose se fait *hara-kiri* sous le sabre de l'image poétique, qui en recueille et en concentre tout le sang pour le faire rougeoyer comme dans un ultime spasme, suivant cet idéal de contraction dont Quignard s'est fait une spécialité. Aussi faut-il lui-même le placer au rang de ces « *génies stylistiques printaniers* » qui retrouvent, au principe même de l'écriture, cette poussée, cette *pulsio*, cette *vis*, cette force partout présente dans la nature, commandant aussi bien aux montées de sève qu'aux bondissements des fauves dont la parole prolonge l'élan. Parole vive qui met à nu la *rhusis* sous la *phusis*, cette ruée ou cette ruade originaire bien antérieure au langage articulé où le silence prend la parole de vitesse, sacrifiant en elle ce qui participe du bavardage : « *En conséquence de cette imprudence vaillante le courage est silence. Il remonte à l'arrêt ou au suspens qui guide l'action des fauves où subitement les oreilles se dressent, la face inquiète s'érige. C'est une mimesis de très loin antérieure aux langues naturelles. [...] C'est un se-ruer réfléchi qui, au moment de la décision [...] doit être irréfléchi. [...] Ce temps suspendu qui soudain se déclenche. Il s'agit de reprendre à la nature et à l'animalité leurs jaillissements sans conscience. Devenir brusque. Tomber. Pousser un petit cri. Devenir foudroyant. Mettre le point final. Frapper l'accord.* »

L'écriture est cette intensification, cette interrogation de la mort au plus près, ce courage qui lie les lettrés et les athées dans une même liberté, en rupture de ban, désancrés, toujours en partance, délivrés du port social qui voudrait les attacher à demeure. Écrire est cette pratique de la *résistance*, « *le combat du gué avec le passeur mystérieux* ». C'est s'éloigner silencieusement du monde sur la barque qui mène à l'autre monde qu'écrire invente et que lire découvre. La capacité d'être seul apparaît comme le but de la vie, ce qui tranche avec le discours dominant et fait mentir le proverbe : *Personne n'est une île*. Or il faudrait avoir cette force, être une île, être à soi-même sa propre île. Le suicide, c'est peut-être même surtout en ce sens qu'il faut le comprendre : tuer, en soi, ce qui, dans la vie sociale, fait mourir en castrant la force vive qui bat en chacun, avant qu'il ne la mette au service de la horde. Faire de l'écriture et de la lecture — chevillées l'une à l'autre, pour Quignard — une *meditatio mortis*, qui est aussi *carpe diem*. Chaque jour, l'intensité de l'instant vraiment vécu, c'est-à-dire dans l'esseulement qui le fait retentir dans le vide pur, non parasité par la voix autoritaire du social. C'est, littéralement, sacrifier ce qui nous sacrifie, afin de se hausser à la hauteur de la philosophie iconoclaste du véritable *libertin*. ┘

1. « Pascal Quignard, Goncourt 2002 », entretien avec Catherine Argand, http://www.lexpress.fr/culture/livre/pascal-quignard-goncourt-2002_806807.html.

2. Cité par Nella Bielski, *La pulpe de l'étreinte. Récit d'une expérience en Rilke*, Éditions Le temps qu'il fait, 1994, p. 56. Rappelons que le troisième tome du *Dernier royaume* s'intitule précisément *Abîmes*.